

## Le prestige de la guitare



.. et puis je cessais d'acheter des disques de musique classique, écoutant et réécoulant ma *Discollection* ainsi que les *Tableaux d'une exposition*.. Johnny Halliday venait de sortir un 45 tours dont la diffusion fut interdite à la radio.. Il n'en fallut pas davantage pour que je me précipite chez le disquaire pour me procurer le 45 tours intitulé *Jésus-Christ* dont le refrain était « Oh ! Jésus Christ est un hippie.. » : c'était l'époque et le chanteur à la voix incontestable sur des paroles toujours en léger décalage post-synchrone avec les faits du temps : la martingale du succès.. A l'exception toutefois de son *Requiem pour un fou*, intemporelles, elles, chantées et reprises en chœur par la foule lors de ses obsèques à l'Hugo, paroles de tueur par amour, on connaît la chanson de ces jaloux et noirs désirs : c'est l'époque..

Je retrouve également le disque 45 tours de John Lennon à la fameuse pochette monochrome violacé aux vignettes de pommes vertes acidulées façon Granny Smith face A, vue en coupe face B, la chair accompagnée des pépins prémonitoires : et ce fut alors l'écoute ad libitum de *Instant Karma* temporisée par la voix fluette *Who has seen the wind* de Yoko Ono..

Lors des joutes arbitrales que devaient se livrer la musique et les livres autour de mes quatorze ans, eu égard au montant de mon argent de poche, c'est la lecture qui finit par porter la couronne de laurier.. Je dus lire alors tous les Gilbert Cesbron après *Chiens perdus sans collier* et les Bernard Clavel après *Malataverne* qu'il y avait à la maison, un *San Antonio* dont les jeux de mots ne sont pas tous méprisables et d'Alexandre Dumas *Les quatre mousquetaires* et *Vingt ans après* suivant le conseil d'un camarade d'école : quelques-uns des titres qui me viennent spontanément à l'esprit sur ce canapé de papier, sur son double-carboné à l'endroit où le stylo a probablement dû le plus appuyer et puis comme écrit Nietzsche, la vérité pour demeurer vérité doit demeurer cachée..

Si les Gilbert Cesbron et les Bernard Clavel avaient déjà été lus par ma mère entre deux *Sélection du Reader's Digest* et je n'ai jamais vu sur la table de nuit du côté de mon père que des *San Antonio*, OSS ou SAS, lui n'oubliait jamais de me rappeler quand, s'apercevant que j'étais devenu un lecteur invétéré et me voyant ainsi limer mes chaînes, qu'il avait lu dans sa jeunesse *Les grandes espérances* de Dickens ainsi que *Les enfants du capitaine Grant* de Jules Verne.. Comme les ouvrages de Gilbert Cesbron me passionnaient, quelque chose me poussa à en faire retour à l'auteur, d'un ordre plus fort que du remerciement, ce que je fis à l'adresse des éditions Robert Laffont..

Quelle surprise quand quelques jours plus tard je reçus un de ces télégrammes bleu pâle de la radio RTL pour me signaler que Gilbert Cesbron allait être l'invité d'une émission à midi le jour même pour parler de son dernier livre *Ce que je crois* (1971).. Cet évènement surpris à plusieurs titres mes parents : c'était la première fois que l'on recevait un télégramme à la maison et il ne leur était pas destiné mais à l'aîné encore mineur de leurs cinq enfants.. J'écoutais l'émission à table, au petit poste de radio en polycarbonate rouge et blanc, cadeau de mon père quand j'étais petit, du temps qu'il travaillait chez *Schneider* avant de changer pour une cimenterie, avant que l'électricien soit chargé de la maintenance des transformateurs à haute tension destinée à l'alimentation des fours, broyeurs, sècheurs et ensacheurs à l'usine.. Dès lors il ne porta plus son alliance pour ne pas se faire électrocuter en plongeant les mains dans les armoires à kilovolts de la cimenterie où je découvrirais bientôt le Monde du Travail pendant les vacances scolaires jusqu'à l'âge d'accomplir mon Service Militaire..

C'est assis à la gauche du père situé à l'une des extrémités du grand axe, qui ne renonça pas plus ce jour-là que les autres à écouter son émission préférée sur EUROPE 1, son poste *Schneider Troubadour* posé à côté de l'assiette entre le verre et le couteau, à l'écoute imposée à toute la famille en orbite autour de la table elliptique en bois de sa fabrication, que j'écoutais l'émission diffusée sur RTL, entre le grand et le petit axe de la table, mon transistor *Schneider Pocket* isomorphiquement posé en guise de quatrième couvert.. Je dus me résoudre à porter de ces écouteurs miniatures en forme de boules *Quiès* à travers lesquelles le son du *Troubadour* dont le volume était réglé plus fort que d'habitude parvenait à s'infiltrer, à brouiller les paroles de Gilbert Cesbron que je m'évertuais d'écouter à front ridé de concentration, heureux et fier d'être pour la première fois en connivence avec un écrivain célèbre..

Ici je dois maintenant rendre compte de la passion que j'éprouvais alors pour Georges Moustaki que j'avais entendu à la radio, l'auteur de magnifiques chansons à succès pour les autres qui se mit à chanter lui-même ses chansons en s'accompagnant à la guitare quand le public n'eut plus la même exigence pour les voix consistantes et un peu surannées telles que celles d'Edith Piaf dont il fut le *Milord* ou de Serge Reggiani *Ma solitude* : son interprétation du poème de Verlaine *Pauvre Gaspard, Ma liberté, Votre fille a vingt ans*, sa voix âprement douce pour dire simplement, essentiellement des choses prêtait sa patience aux années de jeunesse..

Je ne sais plus comment je me retrouvais en possession d'une guitare classique proche du jouet, montée avec des cordes en acier, une hérésie mais cela je ne le savais pas encore, lesquelles cordes devaient tirer très fort sur le chevalet dont la résistance à l'arrachement supportait tant bien que mal la force résultante imprimée par les tensions des six cordes additionnées.. J'essayais de m'accompagner avec pour chanter les chansons de Moustaki, sauf que je dus me rendre très vite à l'évidence, d'une part que je chantaux faux et d'autre part que pour fait chanter juste une guitare il ne suffisait pas d'en avoir la volonté..

Un camarade prenait des cours de guitare au Mille Club du village, dans une de ces Maisons des Jeunes et de la Culture construites suivant le même plan et préfabriquée à l'économie dans le genre des maisons Phénix à partir de 1967.. De nombreuses activités y étaient offertes à la jeunesse des villages de banlieue, de ces lieux où l'on se sent un peu banni.. Il paraît qu'il y en eut près de 2500

répartis sur tout le territoire, que sont-ils devenus ? Les Mille Clubs étaient une providence pour les jeunes qui ne savaient pas quoi faire de leurs dix doigts, deux bras, deux jambes et la tête avec les ballons de l'ennui, le soir après la classe ou les mercredi après-midi et d'abord un lieu de reconnaissance officielle pour se réunir..

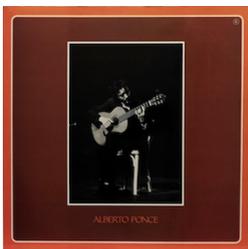
Je fis des photocopies de la méthode de guitare *Alfonso* que le professeur avait adopté, que j'ai toujours, un peu pâlie et trouée au bout de nombreuses portées quand je voulus en réunir les pages dans un classeur, dont je continue de jouer les morceaux sans hésitation, me souvenant heureusement des notes et des altérations figurant désormais sur les confettis emportés lors de l'opération, des exercices progressifs qui sont de vrais morceaux de musique visant à lisser méthodiquement les difficultés de l'instrument.. Et je partis en vacances scolaires à la montagne avec guitare et méthode en compagnie de deux camarades.. J'appris assez vite à jouer les deux premiers morceaux, c'est ensuite que les difficultés commençaient vraiment, de très simples morceaux dont quelques accords à deux notes ajoutaient une petite épaisseur harmonique à ces airs composés par Dionisio Aguado et Ferdinando Carulli, mais rebuté par les difficultés même les plus simples des morceaux de Fernando Sor..

Il y avait une petite église érigée au sommet du village de montagne où nous campions.. Finalement nous formions un trio dont l'un jouait de l'orgue, ici d'un petit orgue d'église électrique et mon second compagnon se débrouillait à la flûte baroque tandis que je bredouillais de la guitare.. Combien de séances de répétitions n'avons-nous pas alors passées à jouer « en canon » la ligne mélodique de celui de *Pachelbel* avec nos 3 instruments.. Un concert donné aux villageois réunis joyeusement dans l'église à la fin d'août et il fut temps de rentrer à la maison..

C'était décidé, je m'inscrivais au cours de guitare du Mille Clubs qui était délivré une heure par semaine pour une somme modeste que mes parents ne s'opposèrent pas à financer.. Ces leçons étaient délivrées par John Benett Johnson, pédagogue engagé et inspiré, anglo-français qui se convertit quelques années plus tard au luth baroque, John mais Dowland oblige.. Le premier cours consista à remplacer toutes les cordes en acier de cette guitare de pacotille par des cordes en nylon et, semaine après semaine, je progressais dans l'apprentissage en suivant les différentes étapes indiquées par *Alfonso*, à commencer par apprendre à accorder la guitare aux harmoniques et cordes à vide par l'acquisition fondamentale de la technique du buté et du pincé..

J'avais 14 ans et choisi de m'orienter vers la 2<sup>de</sup> S, « S » comme « scientifique », j'allais entrer au Lycée dans la ville la plus proche et j'avais commencé à travailler à l'usine pendant le premier mois de vacances d'été : ce premier emploi fut celui d'ordonnancier dans la cimenterie.. Il consistait à découper des morceaux de rubans de papier de couleurs bleue, jaune, orange, verte correspondant à la nature des travaux à réaliser (dépannage, maintenance, électrique, mécanique..), des rubans dont la longueur était proportionnelle à la durée estimée des travaux par les chefs d'équipes attirés, à glisser ces rubans dans les rainures d'un immense tableau noir aux dimensions des 7 fois 24 heures de la semaine puis à en suivre le déroulement pour ajustage.. Ce grand panneau ressemblait à une sorte d'œuvre à la fois picturale et musicale, ces longues bandes horizontales multicolores aux couleurs dissonantes à l'œuvre d'un peintre de la génération *support/surface* ou bien à la partition d'une pièce pour orchestre affranchi de Luc Ferrari, une partition d'opéra dont les paroles auraient été couvertes par le son des injecteurs de combustible dont la flamme tenait une note ronflante dans le palais réfractaire des fours rotatifs, les boules d'acier des broyeurs de clinker, les pales des ventilateurs Fuller, le bruit de roulement des tapis dodelinant leur charge de ciment pulvérulent encore chaud avec celui des ensacheurs ennuagés..

Ce montant d'argent gagné pour la première fois était considérable, le salaire minimum obligatoire en 1972.. Il me permit de faire l'acquisition de ma première « vraie » guitare, une *Gomez y Gomez C2*.. Ce modèle d'un bon rapport qualité-prix me fut procuré par notre professeur auquel la société Selmer accordait une substantielle réduction – derrière ce nom espagnol de « Gomez » avançait masquée la marque Henri Selmer aux clarinettes et saxophones réputées qui fabriquait également des guitares d'un bon rapport qualité/prix..



Il faut dire qu'à l'époque, la guitare classique bénéficiait depuis quelques années d'un relais à l'Organisation de la Radio et de la Télévision Française dans la personne du producteur Robert Vidal.. L'ORTF ne comptait alors que 2 chaînes dont l'une d'elle pourtant consacrait toutes les semaines une émission de 15 minutes à un guitariste à l'invitation de Robert Vidal, qui fonda en 1958 (j'étais jeune d'1 an..) le premier concours international de guitare de Paris sous l'égide de l'ORTF dont Alberto Ponce remporta en 1961 le Premier Prix.. Je me rappelle en particulier avoir vu jouer à la télévision une valse vénézuélienne de et par Alirio Diaz qui valait bien des leçons, des bonheurs d'écoute sous l'envoûtement de la valse des doigts du musicien..

Pour compléter l'initiation à l'instrument, il faut apprendre à lire les partitions, à l'horizontale rythmique comme à la verticale harmonique, aussi je suivais des cours particuliers de rattrapage de solfège et d'harmonie que délivrait une enseignante le mercredi après-midi dans notre cité pavillonnaire pour arrondir ses fins de mois.. Et l'année d'étude au Mille Clubs s'acheva par un concert de duos suivi d'un quatuor de guitares, plus consistant que notre trio montagnard, à savoir la transposition de la fugue n°8 en Mi mineur BWV 853 de Jean-Sébastien Bach, après que le contrepoint eut été divisé horizontalement par quatre par notre professeur, laquelle division harmonique, si elle facilitait l'exécution de la fugue, demandait une rigueur rythmique absolue de chacun, finalement le plus difficile à tenir, donné devant un public d'une grande ville, plus averti mais pas plus sensible que celui de notre petite église en hauteur – ce devait-être à Saint-Germain-en Laye : nous achevâmes la fugue sur un accord et pas sur l'arpège asynchrone redouté, lequel tant de fois nous arracha les oreilles lors des répétitions, sur un accord parfait à double titre qui fit sourdre quelques larmes de jouissance aux 8 coins de nos yeux..

Notre professeur était un élève occasionnel d'Alberto Ponce qui donnait des cours au Conservatoire National de Musique de Paris, qui lui-même fut l'élève d'Emilio Pujol (1886-1980), lui-même l'élève de Francisco Tarrega (1852-1909).. Alberto Ponce, avec ce penché sur la guitare qui lui était propre, préconisait de se couper les ongles de travers de façon à permettre une attaque des cordes avec l'ongle comme avec la pulpe, selon l'inclinaison de la main droite, de façon à modeler le timbre de la note, laquelle variation s'ajoutant aux multiples nuances qu'il obtenait en attaquant les cordes plus ou moins loin du chevalet, au centre, près du bord ou à l'aplomb de la plaque de touches, à l'instar d'Andrés Segovia, le prophète des guitaristes du XX<sup>e</sup> siècle.. Il y a de l'arc dans la guitare où les notes seraient des flèches de toutes tailles en longueur et d'empennage et de nature d'embouts, requérant autant de variations de tension et de traction sur la corde pour toujours viser à atteindre le même cœur de cible, ce trou à la place du cœur qu'elle a en plein milieu.. Je n'ai jamais su jouer avec les ongles, pu ni voulu me les laisser pousser mais quel plaisir de mouler le son avec la seule pulpe de mes doigts, aujourd'hui encore..

Au Lycée où j'étais maintenant en 1<sup>ère</sup> S, la passion pour l'instrument me fit quelques temps envisager de devenir professeur de guitare à mon tour, sauf que je ne tardais pas à faire le constat que je ne parviendrais jamais à atteindre le minimum de virtuosité requise et moins encore devenir un médiocre concertiste pour mal gagner ma vie et ce, malgré des levers toute l'année scolaire à 4h du matin à faire précautionneusement mes gammes en tournant les pages du *Das Gitarrespiel* dans ma chambre, apprendre un nouveau morceau chaque semaine et une progression rapide qu'elle me valut de remplacer l'*Alfonso* par le Livre 2 de la méthode Pujol..

C'est alors que le poème entra en concurrence avec la musique.. Revenons une année en arrière.. Je rentre en 2<sup>de</sup> et je dois prendre le train pour me rendre au Lycée.. Un professeur de français auxiliaire vient remplacer notre professeure désignée qui, à peine s'est-elle présentée nous annonce devoir bientôt nous abandonner pour quelques mois de congés de maternité.. Au lieu de suivre chronologiquement les chapitres du *Lagarde & Michard des XVI<sup>ème</sup> & XVII<sup>ème</sup> siècle*, ce professeur intérimaire préférait initier la classe à la poésie française contemporaine.. Ses cours consistaient dans présentation et la lecture sensible et analytique des poètes.. Ainsi des surréalistes où je découvris que Paul Eluard avait vu avant Gagarine que la terre est « bleue comme une orange », de René Char que « tout fait événement pour qui sait frémir » et que je fus invité par Henri Michaux à la table de *Monsieur Plume*, avec Francis Ponge que dans le dictionnaire « *A mi-chemin de la cage au cachot la langue française a cageot* », et de Pierre Reverdy j'appris que « l'on ne peut plus dormir tranquille une fois qu'on a ouvert les yeux ».. Et Guillevic et Jean Follain et *La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*, de la bouche de Blaise Cendrars que même si l'on n'avait pas pris le train prestigieux, cela ne faisait rien pourvu qu'on le fasse prendre au lecteur sachant que le mauvais poète est celui qui *ne sait pas aller jusqu'au bout* – sous-entendu, tous les poètes et c'est je crois bien, la meilleure des définitions.. -, et, et, enfin tout ce qu'il faut pour que des parents d'élèves se plaignent au Proviseur et que nous reprenions le *Lagarde & Michard* : « Allez à la page 52 et répondez aux dix questions : je ramasse les copies à la fin du cours.. » et puis Jean-Hugues Malineau fut muté dans un autre établissement après ce rappel à l'ordre, nous privant de cours de français quelques semaines.. Pour ce qui me concerne, le bien était fait !

Je passe en 1<sup>ère</sup> et voici que sur le quai de la gare du village où j'étais allé au Collège jusqu'en 3<sup>ème</sup>, voici que sur le quai où désormais je prends le train pour me rendre au Lycée le plus proche, dans une autre sorte de Sibérie, juste quittant mes gammes matinales, je reconnais Jean-Hugues Malineau que je me réjouissais de retrouver au cours de français toujours trop court l'an passé au Lycée, lui descendant du train pour aller l'enseigner cette année au Collège..

Je passais alors toute l'année scolaire à l'attendre à l'arrivée du train et à l'accompagner ses jours de cours de français au Collège, l'écoutant me parler poème en marchant sur un rythme trochaïque, me faire cours particulier en quelque sorte.. Passant à la pratique, il va bientôt commenter mes premiers essais puis, parvenu à la grille de l'établissement familial en préfabriqué, il faudra que je coure en sens inverse sur un rythme dactylique cette fois pour attraper le prochain train qui me transportera le plein de mots fait, et toujours courant depuis la gare d'arrivée au Lycée, j'arriverai juste à temps pour la première heure, chemise trempée mais ayant fait provision de cet acétylène qui tous les jours suivants m'éclairera au poème jusqu'au prochain rendez-vous à la gare du village.. A la fin de l'année scolaire, j'eus la joie de voir imprimer mes premiers essais dans la revue *Commune Mesure* que Jean-Hugues Malineau dirigeait et qui, au confort d'un plan de vie à l'Education Nationale au prix de quelques plis franchit le pas de la démission pour faire de lui ce bientôt très demandé contremaître d'ateliers d'écriture voyageur, écrivain de poèmes sous la dictée des enfants des petites classes, poète par les enfants et typographe avec *Commune Mesure* dans la lignée de Guy Lévis Mano..

Avec les années, si la poésie finit par l'emporter sur la guitare dont je poursuivis un an l'apprentissage au Conservatoire, l'instrument aimé que j'appris à jouer malhablement, la fidélité chevillée au manche lui ajoutant une septième corde toujours prête à m'inviter à sa table pour partager ses états d'âme en se laissant serrer par le bras et dont le plaisir du déchiffrement de nouvelles partitions comme de lire sur ses lèvres demeure intact, il m'apparaît que je ne pourrais pas aligner les mots en vue du poème sans elle et que le poème me serait en quelque sorte une guitare et des cordes les mots, les doigts la langue, les mots les cordes, celles dont la théorie plaide pour l'unification des forces naturelles, faibles et fortes, en donnant aux mots force, gravité, irradiation, onde, tous leurs sens..

Et il ne se passe jamais beaucoup de temps depuis sans que je réécoute *Le prestige de la guitare du XX<sup>e</sup> siècle* (1972) par Alberto Ponce avec Face A : *Quatre Pièces Brèves* de Frank Martin ; *Partita pour guitare* de Stephen Dogson ; *Si Le Jour Paraît* de Maurice Ohana et Face B : *Eloge de la danse* de Leo Brouwer ; *Cinq pièces vénézuéliennes* de Vicente Emilio Sojo ; *Sonatine* de Joaquín Turina..

Il s'agit de l'un des deux seuls disques 33t enregistrés pour « guitare seule » par le maître, avec le *Récital de guitare* (1969) parus chez ARION dont je possède par ailleurs tous les autres disques où sa présence est créditée, toujours remarquable et remarquablement fondue avec l'orchestre, Alberto Ponce jouant et joué de la guitare :

### ***La guitarra***

*Empieza el llanto  
de la guitarra.  
Se rompen las copas  
de la madrugada.  
Empieza el llanto  
de la guitarra.  
Es inútil callarla.  
Es imposible  
callarla.  
Llora monótona  
como llora el agua,  
como llora el viento  
sobre la nevada.  
Es imposible  
callarla.  
Llora por cosas  
lejanas.  
Arena del Sur caliente  
que pide camelias blancas.  
Llora flecha sin blanco,  
la tarde sin mañana,  
y el primer pájaro muerto  
sobre la rama.  
!Oh, guitarra;  
Corazón malherido  
por cinco espadas.*

### **La guitare**

Démarre le pleur  
de la guitare.  
Se rompent les coupes  
du crépuscule.  
Démarre le pleur  
de la guitare.  
Inutile de la consoler.  
Impossible  
de la consoler.  
Pleure monotone  
comme l'eau pleure,  
comme le vent pleure  
sur la neige.  
Impossible  
de la consoler.  
Pleure des choses  
éloignées.  
Au sable chaud du Sud  
réclame des camélias blancs.  
Pleure la flèche privée de cible,  
les soirs sans lendemains,  
et le premier oiseau mort  
sur la branche.  
Oh, guitare!  
Cœur traversé  
par cinq épées.

**Federico Garcia Lorca**

*(Poema del cante jondo, 1921, trad. Ch. Désagulier)*